

127 A. 389

LA

SŒUR DE L'IVROGNE,

DRAME-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par M. Ch. Potier et Désiré Gautier ;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Folies-Dramatiques,
le 10 avril 1839.

PERSONNAGES.

JEAN.
ANTOINE.
MARIE.
ÉDOUARD.
LE PORTIER.

ACTEURS.

M. BLUM.
M. CH. POTIER.
M^{me} ADELE AMANT.
M. ANATOLE.
M. MICHEL.

SCENE I.

MARIE, JEAN.

MARIE, travaillant. Oh ! ou frappe... serait-ce Antoine ? (Elle ouvre.) Ah ! c'est vous, Jean ?

JEAN. Oui, mamzelle, c'est moi... Comment, vous êtes enfermée !.. en plein jour...

MARIE. Ah ! dam, c'est que lorsque je suis toute seule...

JEAN. Comment ! toute seule... votre frère n'est pas à l'atelier ! Je venais le chercher, parce que ça me vexa de voir qu'il s'absente continuellement... j'ai peur que ça ne tourne mal.

MARIE. O mon dieu ! que peut-il donc lui arriver ?

JEAN. Dam, si on le renvoyait.

MARIE. Le renvoyer !

JEAN. Ecoutez donc, ça n'en est pas loin... et alors, je vous demande un peu... qu'est-ce que vous deviendriez tous deux... vous n'êtes pas forte, vous travaillez trop... si vous vouliez prendre un parti... vous êtes gentille... sage... mais vous n'êtes pas encourageante à vous faire aimer... si quelqu'un voulait vous épouser... je ne sais pas comment il oserait vous parler.

MARIE. Quelqu'un pour m'épouser !.. est-ce dans la triste position où je suis placée que je dois songer à un mari ?

JEAN, à part. Elle a une délicatesse... elle a l'air doux comme un agneau... Eh bien, c'est égal, j'ai peur près d'elle... je n'ose pas lui parler de mon projet. (Haut.) Où qu'est donc Antoine ?

MARIE. Il n'est pas bien portant.

JEAN. Ah ! oui, connu ! il aura eu sa prune... Je l'ai vu hier soir qui entra au cabaret avec Flanchin... pourvu qu'il n'ait pas passé la nuit à boire.

MARIE. Vous m'effrayez.

JEAN. Parlez, j'ai mis le nez dessus... il n'est pas rentré... Comment, il vous a laissée la nuit, toute seule, dans cette maison isolée?... Vous devez avoir eu peur... car il n'y a pas de locataires ici... vous deviez trembler.

MARIE. Nous n'avons rien à craindre des voleurs.

JEAN. C'est vrai : votre frère y a mis bon ordre ; pardon... Je ne veux pas dire du mal de lui, parce que je l'aime... Je l'aime comme si j'étais son frère... ou... son beau-frère... (A part.) Elle fait semblant de ne pas comprendre. (Haut.) Et ça me fait une peine énorme de le voir se plonger dans l'ivrognerie !.. Ce défaut-là lui est venu à la suite d'un chagrin... c'est place de contre-maître qu'il voulait avoir dans la fabrique et qu'il méritait... oui, qu'il méritait... il y a eu injustice contre Antoine... mais cette canaille de Flanchin qui se dit son ami, c'est lui qui l'a entraîné dans la boisson pour l'empêcher de parvenir parce qu'il espérait avoir la place... un ouvrier comme lui. (Marie dort.) Mais vous vous endormez... la pauvre petite, elle travaille toute la nuit... c'est elle qui soutient la maison... Dieu ! si j'étais riche, comme j'oserais l'aimer, femme angélique !.. Allons-nous-en à l'ouvrage et ne la réveillons pas.

Air : Berce, berce.

Le sommeil ferme sa paupière,
A pas de loups
D'ici retirons-nous :
Faudrait avoir un cœur de pierre
Pour troubler un repos si doux.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MARIE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD. Qu'elle est jolie !.. malgré ses rigueurs, je l'aime chaque jour davantage... Peut-être est-ce à cause de sa sévérité que mon amour s'augmente... il faudra qu'elle soit à moi... ne brusquons rien, toutefois... mon père se fâcherait contre moi... s'il connaissait à fond mon plan de séduction... elle est si jolie ainsi !.. que son sommeil semble doux !.. si elle rêvait à moi... (Il s'approche brusquement, Marie se réveille en sursaut.)

MARIE. Oh ! mon dieu, qui est là ?

ÉDOUARD. C'est moi, Marie, n'ayez pas peur.

MARIE. Vous, monsieur Edouard, le fils du patron de mon frère... Venez-vous m'annoncer quelque malheur ?

ÉDOUARD. Ai-je donc l'air d'un messenger de mauvaises nouvelles ?.. pourquoi semblez-vous si effrayée ?

MARIE. C'est que... seule comme cela... avec un monsieur... je ne suis pas à mon aise.

ÉDOUARD. Tout-à-l'heure vous étiez seule aussi avec un monsieur, et pourtant vous vous êtes endormie à côté de lui avec confiance.

MARIE. Oh ! ce n'est pas la même chose... Jean est un ami de mon frère, un ouvrier comme lui.

ÉDOUARD. Et moi, ne suis-je pas aussi un ami de votre frère ? mon père n'a-t-il pas été ouvrier ?.. il s'est enrichi... il se trouve à présent maître d'une fabrique ; mais je n'ai pas oublié ma naissance ?

MARIE. C'est égal, votre fortune, votre éducation vous placent au-dessus des hommes du peuple ; et le respect...

ÉDOUARD. Le respect empêche d'aimer, n'est-ce pas, Marie ?

MARIE. Une jeune fille ne doit aimer que celui qu'elle peut nommer son mari.

ÉDOUARD, piqué. Et, à ce titre, monsieur Jean vous semble préférable à tout autre ?

MARIE. Jean m'aime bien sincèrement, je le sais... de mon côté, j'ai pour lui l'affection la plus pure, l'estime la plus parfaite, et je ne me croirais pas à plaindre si je devenais un jour la femme d'un si honnête homme.

ÉDOUARD. Marie... Marie, ne parlez pas ainsi, il n'est pas possible que jolie comme vous l'êtes... avec un esprit et des sentiments au-dessus de la condition où le sort vous a jetée, vous soyez aveuglée au point... un lourdeau pareil!.. un véritable niais de mélodrame.

MARIE. Vous qui le traitez de la sorte, monsieur, vous ne connaissez pas son bon cœur... vous ne connaissez pas sa tendresse pour moi, son dévouement pour mon frère... dans les mauvaises affaires dont malheureusement nous ne sommes pas encore sortis, c'est lui qui est venu à notre secours... si vous aviez vu avec quelle sensibilité délicate il nous a apporté ses petites épargnes... il n'y avait pas moyen de refuser tant cela était bien offert.

ÉDOUARD. Pourquoi ne pas vous adresser à moi dans de semblables circonstances ?

MARIE. Cela ne serait pas convenable.

ÉDOUARD. Je vous ai déjà été utile cependant... c'est moi qui ai obtenu de mon père, et au prix le plus modique, ce petit logement pour vous et votre frère, dans cette maison qui n'est pas encore achevée.

MARIE. Hélas ! vous me rappelez que malgré la modicité de notre loyer, nous sommes en arrière de plusieurs termes avec M. Aubert.

ÉDOUARD. Je le sais, et je sais en outre que mon père, assez sévère sur ces sortes d'articles, n'est pas content d'Antoine et qu'il peut lui faire un mauvais parti.

MARIE. Et que peut-on nous faire ?

ÉDOUARD. Que sais-je ? (A part.) Effrayons-la un peu. (Haut.) Des commandements... une saisié!..

MARIE. Oh ! mon dieu ! comment empêcher ?..

ÉDOUARD. Si vous voulez dire un seul mot, ne pas m'ôter une espérance, qui depuis si long-temps fait le bonheur de ma vie... je puis tout sur l'esprit de mon père... consentez à m'accorder un peu de cet amour que vous m'inspirez, et alors, vous pouvez tout attendre de l'amant le plus dévoué... le plus sincère!.. aucun sacrifice ne me coûtera... ma fortune...

MARIE. L'amant... sacrifice... fortune ! mais monsieur, je suis la fille d'un digne et honnête homme, qui fut le camarade de votre père... il fut plus malheureux, voilà tout!.. si vous êtes devenu riche, je comprends bien que votre situation vous empêche d'épouser la fille d'un pauvre ouvrier ; mais vous pourriez lui épargner du moins la honte d'une proposition qui, loin de toucher un cœur comme le mien, le blesse à vif.

ÉDOUARD. Ecoutez, Marie, vous vous offensez à tort... Je ne vous offre pas ma main en ce moment... des scrupules de famille à vaincre...

Air :

Marie, ah ! soyez moins sévère,
Ne repoussez pas mon amour :
Plus tard je fléchirai mon père
Et vous serez heureuse un jour.
A mes vœux daignez donc vous rendre
Et votre honneur, croyez-le bien,
Sera, si vous voulez m'entendre,
Sous la sauve-garde du mien.

MARIE. Monsieur, cette maison vous appartient ainsi que le pauvre mobilier qui la garnit!.. alors vous êtes chez vous et les paroles que vous proférez devant moi, sont sans doute une invitation à me retirer... permettez-moi donc de vous laisser seul.

ÉDOUARD. Marie!

MARIE. Lorsque mon frère rentrera, si vous voulez lui faire part de vos projets à mon égard, peut-être vous répondra-t-il d'une manière plus satisfaisante. (A part en sortant.) Ah ! mon frère, à quel excès d'humiliation ta mauvaise conduite m'a-t-elle exposée.

(Elle sort en saluant Édouard.)

SCENE III.

EDOUARD, seul.

J'ai été fort bien reçu... Petite dédaigneuse, ne l'en crois pas quitte à si bon compte... Je ne peux pas renoncer aussi stupidement à une conquête que je croyais si facile... il me la faut à tout prix, excepté le mariage pourlant... son frère est sous ma dépendance... Flanchin, mon âme damnée, le grise continuellement... mon père l'aurait déjà chassé sans mon intercession... aussi je suis son dieu... Il est nécessaire qu'il ne se range pas de sitôt... donnons-lui les moyens de contenter ses goûts sans que l'on croie que j'y suis quelque chose. (Il place une bourse sur un coin de la cheminée. Bruit au dehors.) Ah! voici notre mauvais sujet... évitons-le. (Il sort.)

SCENE IV.

ANTOINE, JEAN, MARIE.

ANTOINE.

Air : Du montard de Paris.

Du soir jusqu'au matin
J'veux lamper du bon vin; bis.

J'veux humer, j'veux pomper, j'veux lamper du bon vin.

Le vin, quand on l'boit à plein verre,
Est un breuvage salutaire.

Je r'gard' l'eau comme un polisson
C'est un' canaille de boisson.

Plutôt que d'boir' c'nectar de carpe
Je m'mettrai le bras en écharpe.

Du soir jusqu'au matin, etc.

MARIE, entrant, à Antoine. Te voilà, enfin!

ANTOINE. Bonjour, petite sœur.

MARIE. Dans quel état... ô mon dieu! voilà ce que je craignais.

JEAN. J'vous ramène votre frère... il est un peu ému... c'est le grand air qui l'a saisi... faut pas l'aquiner, ça va s'en aller.

MARIE. Jean, je vous remercie, mon ami.

JEAN. Pas de quoi!.. j'aurais mieux aimé avaler tout ce qu'il a bu que de le voir dans cet état-là.

ANTOINE. Ah ça! tu t'es levée bien matin, petite sœur?

JEAN. Je crois bien, elle ne s'est peut-être pas couchée.

ANTOINE. Faut pas, vois-tu; tu te ruines la santé... fais comme moi, parbleu! on travaille, mais on ne se tue pas.

MARIE. Le malheureux! quand donc perdra-t-il ses habitudes de débauches. (A Jean.) Que s'est-il donc passé?

JEAN. Je l'ai rencontré pendu aux cheveux de Flanchin.

ANTOINE. Qu'est-ce qui parle de Flanchin? c'est mon ami, j'veux pas qu'on l'insulte.

JEAN. Parbleu! on ne l'insulte pas, ton Flanchin.

ANTOINE. C'est un bon enfant, Flanchin.

JEAN. Un bon enfant! vous êtes toujours à vous quereller, à vous battre ensemble, tâche d'arranger ça...

ANTOINE. Tu dis que Flanchin n'est pas un bon enfant parce que tout-à-l'heure il y a eu un mal-entendu.

JEAN. Merri. Il appelle ça un mal-entendu... ils se tapaient comme deux sourds.

ANTOINE, à Marie. Vous savez ben, Flanchin... un grand coq-dinde, un flaneur... bon enfant, mais... en diable! (Il trébuche, Jean veut le soutenir.) Laisse donc, je suis Français.

JEAN. Tu es français... mais va te coucher.

ANTOINE. Je ne veux pas te coucher... j'ai pas de chance... le vin du

père Chose me tape trop la tête... c'est fini, c'est pas un vin qui me va... faudra en chercher un autre marchand... J'vous disais donc que Flanchin... T'écoutes pas ma sœur... j'vous ennuie... j'vois bien que j'vous ennuie... c'est bête d'être gris... Oh! pourtant je ne le suis pas trop.

MARIE, un peu impatentée. Mon frère, rentre dans ta chambre.

JEAN, voulant l'aider. Oui, va prendre un peu d'oreiller, va.

ANTOINE. Oui, mais j'suis pas gris... c'est Jean qu'est gris (il va pour rentrer.) J'ai été contrarié par Flanchin qui me soutenait que le vin du père Ladouve valait pas celui de... j'ai voulu parler... Je parle encore que son vin dépose... il dépose... tu verras petite sœur, je te mènerai boire une bouteille de chez Ladouve.

JEAN. V'là qui veut mener sa sœur au cabaret... il a des idées lumineuses tout-à-fait.

ANTOINE. J'ai tapé sur Flanchin ; mais ça n'a fait rien, nous n'en sommes pas plus mauvais amis pour ça.

Air : du Partage.

Oui, du partage des calottes,
 Nous nous arrangeons gentiment :
 Nous nous rossons à propos d'bottes,
 Ça nous procur' de l'agrément.
 Je tap' toujours, mais sans offense,
 Car entre amis c'est un devoir
 De ne pas fair' de différence
 Entre donner et recevoir.

J'ai échié, j'lui ai abimé un œil ; mais l'affaire s'est arrangée à l'amiable... c'est des choses qui lient les amis au contraire... oui, ça les lie, les amis... j'aurais des raisons avec Jean, que j's'rais encore plus lié après avec lui... Jean, tu m'obstinerais... que...

JEAN. J'ostine pas. (Il le prend.)

ANTOINE. Veux-tu m'laisser tranquille... Oh! oh! Jean... c'est une affaire... c'est bon.

MARIE. Mon frère... monsieur Jean.

JEAN. Soyez tranquille... si c'était pas votre frère, j'aurais cassé... j'm'en vas l'porter sur son lit. (Antoine vacille.)

ANTOINE. J'vous dirai mes enfants... que je m'endors tout d'bout... laissez-moi donc, j'peux marcher tout seul... v'là la porte... tiens, elle-danse c'te satanée porte... Jean, arrête la porte.

Air : Walse des deux maîtresses.

(En baillant.) Déjà l'sommeil s'épand sur ma paupière,
 Dans tout mon être je r'sens un déficit :
 C'goueard de vin est un vrai somnifère,
 Quand on a bu l'on ne veut que son lit.
 Allons, p'tit' sœur dis bonsoir à ton frère,
 Ou bien bonjour, car v'là la fin d'la nuit :
 Dam, je m'embrouille, j'suis plus à mon affaire,
 Je n'distingue plus hier d'avec aujourd'hui.

(Reprise du chœur. Il sort avec Jean.)

MARIE, seule. Encore un jour où il ne pourra pas travailler... mon dieu! que je suis malheureuse... ne pleurons pas devant ce pauvre Jean... ça lui ferait de la peine de ne pouvoir me consoler.

JEAN, arrivant. En a-t-il une prune!

SCENE V.

MARIE, JEAN.

MARIE. Quand donc mon frère cessera-t-il de fréquenter cet homme... il arrive toujours quelqu'accident lorsqu'il le rencontre.

JEAN. Flanchin! en v'là un qu'j'aime... quand je le vois, il me prend des envies de...

MARIE. Ah ! Jean !

JEAN. Pardon, mamzelle ; j'dis ça comme je dirais autre chose ; je sais bon que devant vous je devrais m'abstenir... vous qui êtes une personne... (A part.) C'est drôle, toutes les fois que je la vois, je sens des choses comme ça là qu'ça m'balotte... (Haut.) Bref, mamzelle, il y a bien longtemps que je désire me trouver seul avec vous pour vous dire deux mots en particulier.

MARIE. Parlez, Jean.

JEAN. Ah ! voilà ! j'voudrais bien ; mais j'peux pas.

MARIE. Voyons.

JEAN. Eh ben ! t'nez, tant pis ! il faut que je vous dise de quoi il retourne, parce que, voyez-vous, ça m'suffoque, ça m'étouffe, et j'peux plus vivre comme ça... sachez, mamzelle, que...

MARIE. Que.

JEAN. Que je suis amoureux... oh ! mais amoureux fou d'une personne belle, modeste, sage, vertueuse, douce, bonne, aimable... j'en dirais comme ça de ses qualités jusqu'à la fin de l'année bissextile même... Enfin, mamzelle Marie, sachez que la personne ornée de tous ces dons... c'est vous... ouï, j'ai lâché le grand mot, parce que je ne pouvais plus y tenir.

Air : Je veux revoir ma Normandie.

Puisque j'ose enfin vous le dire,
A p'tit feu sachez que j'm'en vas :
D'amour, jour et nuit je soupire,
Je perds la têt', les jamb's, les bras.
De plus en plus, je m'détérioro,
Vraiment je n'puis plus y tenir :
Si j'attendais quelqu' temps encore,
J'n'aurais plus rien à vous offrir.

Voyez-vous, mamzelle, j'sais pas vous faire des discours, moi... je ne connais qu'une chose, c'est que je vous aime ; je vous aime à un tel point que si vous me disiez à l'instant... aie cinquante mille livres de rentes... je... je pourrais pas... mais... si vous me disiez : Va te faire brûler vif, ou bien noie-toi, et je t'épouserai après... j'irais aussitôt sans hésiter, sans murmurer, au contraire... Ah ! t'nez, j'dis des bêtises... c'est que la tête n'y est plus... je suis trop ému... je tremble comme la giraffe quand on la sort en hiver.

MARIE. Jean, vous êtes bon, généreux !..

JEAN. Moi ? laissez donc ! à côté d vous, j'suis rien du tout... si vous sachez, allez, je nous voyais déjà mariés... je...

MARIE. Jean, mon estime et mon amitié vous sont acquises ; si j'étais dans l'intention de me marier, assurément je n'hésiterais pas à fixer mon choix, mais je ne veux pas encore prendre un époux.

JEAN. Oh ! mamzelle, que ça fait d'mal ce que vous me dites là... Mon Dieu ! que je suis malheureux ! pourquoi que je n'ai pas une fortune, l'entreprise de l'éclairage au gaz, ou du chemin de fer de St-Germain, pendant l'été... la moindre chose à vous offrir en dot... pourquoi que je suis qu'un pauvre ouvrier... Oh ! tenez, il arrivera quelque malheur, c'est sûr.

MARIE. Jean, calmez-vous, je vous en prie.

JEAN. C'est que c'est bien affreux, allez d'être jolie comme ça... la police devrait pas permettre d'être belle, d'avoir une figure si douce, si avenante, lorsqu'on n'est pas en position de se marier... il y a de quoi devenir fou, voyez-vous ; il y a de quoi se jeter dans une fournaise à asphalter les boulevards.

MARIE. Votre douleur m'afflige ; mais je ne puis me séparer de mon frère.

JEAN. Enfin, tout est dit... il n'y a plus d'espoir n'est-ce pas ?.. On est homme, il faut se faire une raison... Ah ! mais, c'est égal, c'est bien horrible !... allons, n'en parlons plus.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE PORTIER.

LE PORTIER. Mademoiselle, voilà un papier qui m'a été remis pour votre frère.

MARIE. O mon dieu ! voilà ce que je redoutais... un commandement... il n'y a aucune pitié à attendre, car je sais d'où part ce funeste coup. (Le portier sort. Elle s'assied avec chagrin.) Bientôt nous n'aurons plus d'asile. on va nous chasser d'ici... qu'allons-nous devenir ?

JEAN. C'est du machin timbré ; si j'pouvais les tirer d'embarras... mais je n'ai que trente sous... Oh ! mon dieu oui, trente sous... j'ai bien un oncle riche, mais si chiche... ne vous abattez pas, mamzelle ; si j'avais d'quoi... vous savez que... mais je n'ai que trente sous qui ne doivent rien à personne... tiens, si... Je dois quarante-cinq sous dessus... ah bah ! c'est égal, mes créanciers attendront... si on les donnait aux huissiers pour leur course, croyez-vous que ça ferait quelque chose ?.. Pourquoi faut-il que je sois gueux comme un rat d'église française... et je n'ai qu'un oncle riche et très chiche... il demeure à cent lieues... qu'est-ce que je dis à cent lieues... il est à plus de... il n'est qu'à trente lieues ; mais il est bien chiche de cinq cents lieues.

MARIE. Si je pouvais recevoir un peu d'argent qui m'est dû chez quelques pratiques !

JEAN. Je connais quelqu'un qui voudrait bien que vous ayez recours à lui... et si j'avais un conseil à vous donner...

MARIE. Monsieur Edouard, n'est-ce pas ? Soyez tranquille, mon ami, si mon frère m'avait écoutée, jamais il n'aurait eu la moindre obligation à ce jeune homme.

JEAN. Vrai ! c'est du fond du cœur ?.. Eh bien tant mieux, ça m'aurait vexé.

MARIE. Je sors, je ne resterai qu'un moment.

JEAN. Puis-je vous être utile à n'importe quoi ? usez de moi, je vous en prie, abusez-en, même ; exigez des choses impossibles que je puisse faire.

MARIE. Attendez le réveil de mon frère... s'il avait besoin de quelque chose, dites-lui que je ne tarderai pas à revenir.

ENSEMBLE.

Air : de Valse.

Ami, sur ma souffrance,
Devant mon frère du silence ;
Du sort la fâcheuse influence
Nous quittera bientôt je pense.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

JEAN, seul.

Ah ! je me sens là comme un poids de deux cents kilo qui m'opresse et m'étouffe... c'est fini, j'veux plus l'aimer... j'deviens horriblement squelette, depuis que j'pense à elle... Eh ben, c'est dit, je la déteste, je l'abomine !.. Ah bah ! j'dis tout ça ; j'en pense pas un traître mot.

SCÈNE VIII.

JEAN, ANTOINE.

ANTOINE. Ohé ! ohé ! où suis-je donc ? ma sœur !

JEAN. Le v'là qui s'éveille.

ANTOINE, entrant. Ah ! je suis tout chose !.. tiens ! bonjour, Jean ; qu'est-ce que tu fais là d'si bonne heure ? j'ai rêvé à toi... à toi et à Flanchin... j'ai rêvé qu'il me donnait des coups de poings et que tu nous séparais... Aïe... tiens... j'ai une gnôle à la tête qui me fait mal comme si je l'avais reçue.

JEAN. Tu l'as reçue, Antoine, t'as pas rêvé, tu ne fus pas le jouet d'un vain songe... tu t'es enfoncé toute la nuit, et tout-à-l'heure j't'ai ramené chez ta sœur.

ANTOINE. Nom d'un plâtre! elle m'a vu... Dieu, que j'm'en veux! comment c'était pas un rêve!.. qu'est-ce qu'elle a dit?

JEAN. Dam! tu penses bien que de te voir dans cet état-là, elle n'a rien dit du tout, cette pauvre fille, mais elle pleurait.

ANTOINE. Tiens, Jean ne me parle pas comme ça, je suis capable de me tuer de colère. (Il se frappe.)

JEAN. Allons, ne l'émiette pas; sois homme, prends une résolution de ne plus t'imbiber... ne fais plus l'éponge... l'éponge, vois-tu, n'est qu'un vil végétal, tandis que l'homme est un animal qui doit se respecter... Ah! Antoine, si je pouvais toucher ton âme et faire quelque chose de toi, je sacrifierais tout mon avoir; mes trente sous... la succession de mon oncle sur laquelle je ne compte pas du tout.

ANTOINE. Ma sœur pleurait... Comment se fait-il que je n'aie pas assez de force de caractère pour résister à cette vie-là!.. Jean, écoute, tu es un véritable aml, toi, n'est-ce pas?

JEAN. Je ne suis pas un Flanchin, moi.

ANTOINE. Veux-tu épouser ma sœur?

JEAN, suffoqué. Est-il bête de me jeter comme ça sur la tête un sceau d'eau froide... Je ne peux plus respirer.

ANTOINE. Réponds-moi raisonnablement; veux-tu être son mari?

JEAN. Puisque je te dis que je m'enterrerais tout vif comme le fabuleux Dufavel pour arriver à un bonheur aussi conséquent.

ANTOINE. Eh bien, vois-tu, je ferai ce mariage-là... il faut un appui à ma sœur; car moi, je ne lui suls qu'à charge, je mange tout ce qu'elle a.

JEAN. Tu le manges... non... faut pas t'accuser à tort.

ANTOINE. Si fait... je mange tout.

JEAN. Non... tu le bois, je ne dis pas.

ANTOINE. Tu la rendras heureuse?

JEAN. Que dis-je, heureuse... très heureuse. Elle fera tout ce qu'elle voudra à la maison... elle mettra tous les meubles sens dessus dessous... tu sais qu'on va saisir... oh! maladroît!... j'aurais peut-être tort de lui dire.

ANTOINE. Tu es un bon travailleur, t'a pas de défauts... un peu Job; mais c'est égal, ma sœur aura de l'esprit pour vous deux... Jean, laisse-moi seul, je veux causer avec Marie... tu viendras nous revoir dans la journée.

JEAN. Si je reviendrai! mais je resterais toute l'année, devant ta sœur en contemplation.

ANTOINE. Ça finirait par l'ennuyer.

JEAN. C'est ce qui m'en empêche. Ah ça, au revoir... t'ne m'en veux pas de ne pas t'avoir laissé éreinter Flanchin?

ANTOINE. Eh non!.. Sans adieu.

JEAN. A tantôt. (Il sort.)

SCENE IX.

ANTOINE, seul.

Je m'étais pourtant bien dit hier: C'est fini; plus de vin, de l'eau rougie et du cidre à discrétion. V'là que c't animal de Flanchin m'a entraîné hier soir, et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que j'ai dépensé toute ma semaine... plus le sou à donner à Marie... Faut pas avoir de cœur pour s'conduire comme ça. Et puis, ces orgies-là, ça rend malade; je ne me sens pas capable de travailler aujourd'hui... je suis tout étourdi!..

Air d'Aristippe.

D'un vain plaisir, à la trompeuse amorce,
Faut que j'parvienn' pourtant à résister;

Une bonn' fois, ayons donc de la force,
 De s'bien conduire' ça n'devrait pas coûter.
 Au sein de c't ignoble délire,
 Oui, si j'avais un peu de cœur,
 Quand j'suis en train d'boire et de rire,
 J'devrais penser aux larmes de ma sœur.

SCENE X.

ANTOINE, MARIE.

MARIE. Rien ! partout des refus, et toujours poursuivie par ce monsieur Edouard... l'indifférence qu'il m'inspirait se change en horreur... Dieu ! mon frère !

ANTOINE. Bonjour, ma bonne sœur.

MARIE. Bonjour, mon frère... tu n'es pas malade?..

ANTOINE. La v'là encore avec son petit air doux qui me poigne... Comment, tu ne me grondes pas?

MARIE. Te gronder ! non... j'ai du chagrin.

ANTOINE. En effet, tu es pâle, tu as l'air fatigué... Est-ce que par hasard tu ne serais pas couchée ?

MARIE. Moi, si fait.

ANTOINE. Non, non, tu cherches à me tromper... tu as passé la nuit.

MARIE. Dam ! j'étais si inquiète... je l'attendais.

ANTOINE. Oui, en travaillant pendant que j'étais à faire la noce.

MARIE. Si je ne travaillais pas, comment ferions-nous?.. et encore j'ai bien de la peine à faire aller notre maison, quoiqu'elle soit peu coûteuse.

ANTOINE. C'est vrai, je ne te rapporte presque plus rien... je dépense tout au cabaret... hier, j'ai reçu ma semaine.

MARIE. Si tu peux me la donner, j'en ai bien besoin.

ANTOINE. Ah ben oui... siée... et cette nuit donc.

MARIE. O mon Dieu ! j'espérais pouvoir donner un faible à-compte.

ANTOINE. A qui donc ?

MARIE. A notre propriétaire, à M. Aubert.

ANTOINE. Est-ce qu'on lui doit quelque chose, par hasard ?

MARIE. Déjà cinq termes.

ANTOINE. Tant qu'ça... ça m'contrarie... il nous faut payer encore cher un mauvais logement comme celui-ci... dans une maison en construction... une chambre que l'on ne voudrait pas pour rien... sans nous il n'y aurait pas un chat.

MARIE. Nous sommes bien heureux qu'on nous y loge, à moins de demeurer à la belle étoile!... c'est pourtant ce qui nous arrivera bientôt.

ANTOINE. C'est vrai, et c'est moi, toujours moi qui suis cause de cela... c'est pour moi qu'elle est ainsi dans la peine ! pauvre sœur, va.

MARIE. Cependant, mon frère, si tu voulais, nous serions heureux!... autrefois, tous les patrons te recherchaient... maintenant au contraire, je crains qu'on ne te chasse de l'atelier où tu es.

ANTOINE. Par exemple !

MARIE. Mais dam, tu ne travailles plus... on ne peut pas te payer pour passer la journée au...

ANTOINE. Au cabaret, tu peux le dire... quand je pense que c'est plus fort que moi, que je sors d'ici avec l'intention d'aller à ma besogne et que je me laisse toujours entraîner par quelque godailler... et puis... c'est ta faute, t'es trop douce aussi : c'est vrai, j'ai beau te mettre dans la misère, tu ne te fâches pas.

MARIE. Je crains de te faire de la peine.

ANTOINE. V'là-t-il pas un grand malheur?..Allons, c'est fini, je prends une résolution; dorénavant... oui, mais il y a un an que je dis ça... je ne

fais que desserments d'ivrogne... Ces cinq termés, comment les payer ?.. Oh ! ça me révolte de devoir de l'argent, je voudrais pouvoir quitter ce logement où tu es si mal.

MARIE. Je crois que nous n'y resterons plus long-temps dans cette maison ; on nous a donné congé, (montrant le papier timbré.) et bientôt on doit saisir nos meubles.

ANTOINE. Comment ! on va aussi nous dépouiller ?

MARIE. Puisque nous devons.

ANTOINE. Tout ce qui nous reste de nos pauvres parents...

MARIE, pleurant. Va être vendu en place publique.

ANTOINE. Ah ! ça me tape là... et ce grand crucifix d'ivoire que notre mère aimait tant ?

MARIE. Ce n'est plus à nous.

ANTOINE. Est-ce qu'on nous prendra aussi le portrait de notre père ?

MARIE. Je le crois.

ANTOINE. Par exemple ! Je ne pourrais pas supporter ça.

Air : *Faut l'oublier.*

Sur le portrait de notre père
Si j'vois jamais porter la main,
Ah ! ma bonn' sœur, j'suls pas certain
D'pouvoir maîtriser ma colère.
Devant moi si l'huissier touchait
A cette vénérable image,
Sur mon honneur, ça m'f'rait l'effet
Comm' si, sur son noble visage
Quelqu'un imprimait un soufflet.

MARIE. Mais alors, il faut payer ; car nos larmes, nos menaces n'at-tendront ni n'effraieront nos impitoyables créanciers.

ANTOINE. Tu as raison, Marie, il faut payer... mais comment ? avec quoi ?.. Si je peux nous retirer une fois du pétrin, l'diable m'emporte si je nous y remet jamais. Je n'ose pas m'adresser à M. Aubert, il me bougonne toujours, et il fait bien... Oh ! je n'y pensais pas... M. Edouard, il est bon enfant.

MARIE, vivement. Antoine, je t'en prie, ne t'adresse pas à lui.

ANTOINE. Pourquoi cela... Flanchin m'en dit toujours tant d bien quand nous vidons une bouteille ensemble... il n'est pas fier, va... il se souvient que son père a été comme nous, et quand on lui donne une poignée de main, malgré ses gants jaunes... il ne vous tend pas le bout du doigt comme en rechignant... c'est dit, je vais aller le voir.

MARIE. Antoine, il n'est pas convenable d'avoir des obligations de cette importance à un jeune homme au-dessus de notre condition.

ANTOINE. Ce sont de mauvais scrupules... Je le rendrai te dis-je.

MARIE. Non, jet'en prie, et puis, s'il faut te le dire... eh bien, j'ai encore de l'argent... je puis m'acquitter sans avoir recours à personne, je t'ai peut-être exagéré notre position pour tâcher de te corriger. (A part.) J'aime mieux lui faire ce mensonge.

ANTOINE. A la bonne heure... Eh bien ! écoute, petite sœur, tu serais bien gentille de me donner quelque chose pour m'acquitter avec le marchand de vin .. vois-tu, quand on doit à ces gens-là, ça fait des restants de compte... et puis ils viennent vous tourmenter, et on retourne chez eux parce qu'on leur doit... je veux être quitte avec Ladouve.

MARIE, les larmes aux yeux. Mais dans ce moment-ci, je n'ai rien, je t'assure... il faut que je reçoive l'argent qu'on me doit pour payer nos dettes les plus pressées.

ANTOINE, suretant. Autrefois, quand j'étais sage, le ménage n'était pas mauvais, il y avait toujours des petites cachettes dans la commode... (Il voit la bourse. A part.) Tiens, de l'argent blanche. (la cachant.) Voyez-vous, la petite sournoise !

MARIE. Qu'est-ce que tu as donc là ?

ANTOINE. C'est de l'argent que tu caches... tu n'as pas de confiance.

MARIE. Mais cet argent n'est pas à nous, je t'assure.

ANTOINE. Laisse donc... tiens, petite sœur, je t'en prie, laisse-moi payer le marchand de vin et je te rapporte le reste tout de suite.

MARIE. Mais mon frère, ne dispose pas.

ANTOINE.

Air : Mire dans mes yeux.

Sois tranquill' bonn' petit' sœur,

J'aurai le courage

De ne plus boire davantage;

Ma parol' d'honneur.

J'ecours tout d'suite à la guinguette,

Mes mémoir's vont êtr' payés.

Si j'acquitt' sitôt cett' dette

C'est pour plus y mettr' les pieds.

(Il sort.)

SCENE XI.

MARIE, seule.

Je n'en peux pas douter, cet or, c'est à monsieur Edouard... quel est donc son projet en le laissant ici?... veut-il me contraindre à accepter ses bienfaits malgré moi? que signifient cette persécution et cette bienfaisance?... il passe pour un homme violent... quand il veut quelque chose, tous les moyens lui sont bons pour parvenir. Ah! mon dieu!.. sans autre protecteur que mon frère que son défaut éloigne de moi trop souvent; lui qui avait promis à mon père de veiller sur moi... d'être mon guide... mon appui... Eh bien, ce serment qu'il a fait, je le tiendrai... oui, je me dévouerai à lui... peut-être succomberai-je dans cette tâche pénible; mais je n'aurai rien à me reprocher... Il fait nuit, j'ai peur... enfermons-nous.

SCENE XII.

MARIE, EDOUARD.

ÉDOUARD. C'est encore moi, silence!

MARIE. Vous, monsieur, je croyais que nous nous étions vus pour la dernière fois.

ÉDOUARD. Marie, chère Marie, quittez ce langage froid et sévère?... jugez un peu mieux le cœur de celui qui vous chérit!.. c'est votre bonheur qui m'a décidé à la démarche que je fais en ce moment... je vois avec peine que vous vous sacrifiez à votre frère, un mauvais sujet, un vaurlin, puisqu'il faut vous le dire, ne pouvant vous faire accepter mes services, j'ai placé sur ce meuble une petite somme que je voulais vous prêter.

MARIE. Vous avez tort, monsieur, mon frère l'a trouvée, il vous l'a remise sans doute.

ÉDOUARD. Non, car il croit qu'elle vous appartient, et, oubliant vos peines et vos travaux, il est entré au cabaret avec un de ses compagnons de débauche... et les voilà sans doute attablés jusqu'au lendemain.

MARIE. Mon Dieu! toujours! (Elle se désole.) Toujours!

ÉDOUARD. Marie... que voulez-vous faire? ne vous laissez pas abattre? Songez que vous avez un ami.

MARIE. Un ami, non, monsieur, vous ne l'êtes pas... vous qui voulez me séduire; qui me dit que ce n'est pas vous qui êtes cause de tous mes malheurs... peut-être avez-vous entretenu mon frère dans ses vices, pour me laisser seule, exposée à vos coupables tentatives... ah! j'ai deviné juste, n'est-ce pas?... vous vous troublez... cet argent, vous l'avez placé là à dessein, sans doute, et Antoine n'a que trop bien compris l'emploi auquel vous le destiniez, mais je ne me laisserai pas outrager sans murmurer... j'irai près de votre père...

ÉDOUARD. Mon père.

MARIE. Je lui dévoilerai votre conduite.

ÉDOUARD. Vous ne le ferez pas, aussi bien je suis trop faible, trop bon!.. Eh bien! oui, vous ne vous trompez pas, c'est moi qui ai tout fait, tout conduit. Et c'est assez vous dire que je ne renoncerais pas à un projet que j'ai formé, conçu depuis si long-temps... qui m'a coûté tant de peines... il faut que tu me suives, Marie... il le faut.

MARIE. Grâce! monsieur, laissez-moi! si mon frère venait... je tremble.

ÉDOUARD. Son frère!.. le cliquetis des verres l'empêcherait d'entendre tes cris.

MARIE. Monsieur, laissez-moi, j'appelle au secours... monsieur, ayez pitié de moi!

ÉDOUARD. Pitié!.. il y a long-temps que je t'aime... Viens, partons!.. ma voiture nous attend... dussé-je employer la force... Au diable l'ivrogne. (Il repousse Antoine qui est entré pour défendre sa sœur; elle résiste, lutte, crie et appelle Antoine.)

SCENE XIII.

ANTOINE, gris.

Et je ne puis me soutenir... le vin me brise la tête... l'infâme!

Air : Traits des noirs.

Quoi! ma sœur du fond d'un abîme,
A son aide m'appelle en vain,
Et j'n'puis lui tendre la main :
L'châtiment est plus grand que l'crime.
Pourtant je dois la secourir,
Il faut que j'venge son injure,
Et puis après tu m'f'ras mourir!
D'la force, ô mon Dieu! j't'en conjure,
Et puis après tu m'f'ras mourir.

SCENE XIV.

ANTOINE, JEAN ramenant MARIE.

MARIE. Mon frère!

ANTOINE. Ma sœur!

MARIE. C'est Jean qui m'a sauvée.

JEAN. Ah! j'ai joliment arrangé, monsieur Edouard... j'ai roulé dans le ruisseau.

ANTOINE. Ma sœur, pardonne-moi... je suis bien coupable... lorsque tu devais compter sur ton frère, sur ton appui, abruti par le vin, il n'inspirait que du mépris à celui même qui voulait l'avilir... toi, ma sœur! que mon père m'a confiée en mourant.

JEAN. Je lui ai administré un omnibus de calottes... et complet, j'ose le dire...

ANTOINE. Marie, il faut penser à toi... il faut l'établir... Jean est un honnête garçon... il t'aime depuis long-temps, je le sais... deviens une femme.

JEAN. Ah! mon dieu, je ne suis pas habillé, que c'est bête... Mamzelle, ce n'est pas moi qui l'ai influé... je vous prie de le croire.

MARIE. Mais mon frère...

ANTOINE. Il le faut... Jean est bon, est travailleur, il n'est pas ivrogne, il ne laissera pas mourir sa femme de faim... et si elle est insultée, il sera en état de répondre à l'insolent... un lâche ne le repoussera pas du pied en lui disant qu'il est ivre.

MARIE. Mais nos dettes?

ANTOINE. Elles vont être payées. (Avec solennité.) Marie, au nom des droits que nos parents m'ont donnés sur toi, je te prie d'épouser mon ami, ton sauveur, je le désire, je l'ordonne s'il le faut. Quant à moi, je sais ce qui me reste à faire.

MARIE. Quoi donc, mon frère?

ANTOINE. On a besoin d'hommes en Afrique... il faut bien remplacer les braves qui sont morts... on me paiera en conséquence, je vais me vendre, et avec le prix tu t'acquitteras de ce que nous devons.

MARIE. Te vendre! je ne le veux pas.

JEAN. Est-ce qu'on a besoin de ton argent... et mes bras donc... ces bras-là... Marie, vous m'épouserez, soyez tranquille, je nourrirais dix femmes comme vous... Est-ce bête de dire à une femme adorée, j'en nourrirais dix... il n'y a que moi... Et puis, d'ailleurs, Antoine, tu crois qu'on te donnera grand chose pour ton individu; si t'étais un gaillard construit comme moi... mais t'as une fichue mine... Sans te flatter, t'as trop fait la noce... Non, t'es trop petit, pas assez bel homme, on te refusera.

ANTOINE. Trop petit, pas assez bel homme! par exemple...

Air :

V'là comme on jug' tout à présent,
C'est devenu l'système en France,
On vous trou' toujours excellent
Quand vous avez de l'apparence!
Avec vot' loi d'la conscription
Vous auriez donc, l'jour d'un' bataille,
R'fusé l'petit Napoléon
Parcequ'il n'avait pas la taille.

C'est dit, je m'engage (Marie et Jean veulent le retenir.) J'ai là tous mes papiers... Ah mon dieu! Jean, v'là une lettre que j'ai pour toi depuis hier soir dans ma poche.

JEAN. T'es bon enfant, si elle est pressée... non, il n'y a pas pressée... Ah! mes amis! mes amis! c'est du pays de mon oncle; je n'en ai jamais reçu, c'est l'héritage, c'est sûr... j'y ai rêvé c'te nuit... une chaise, je vous en prie... comme on a bien fait de ne pas les saisir... (Il ouvre la lettre en tremblant.) Voyons... « Mon cher neveu, » Son cher neveu... comment c'est lui... « Je t'écris pour te dire que je ne suis pas mort, » Eh bien! tant mieux pour lui, qu'est-ce que ça me fait... « mais j'ai été « bien malade... » Ça va mieux, n'est-ce pas? oui, moi aussi, merci.

(Il va pour serrer la lettre.)

MARIE. Lisez-la donc tout entière... ce n'est pas bien de n'aimer ses parents que pour leur argent.

JEAN. Non, c'est à cause de vous... il m'a donné une souleure... c'est pas que je désire sa mort; mais si ça avait pu lui arriver sans lui faire de mal... « J'ai été bien malade, et dans ma maladie, j'ai pensé que je « n'avais qu'un neveu que j'avais toujours abandonné et qui désirait « peut-être ma mort; cette idée m'a fait de la peine... » le pauvre cher homme m'a fait de la peine en revenant à ma santé... « j'ai résolu de « l'envoyer une dizaine de mille francs pour l'établir, afin que tu m'ai- « mes un peu de mon vivant... ton oncle, MATHIAS. » Marie, tu ne seras pas soldat, j'épouserai Antoine... O crême des oncles!.. Je suis ton vrai neveu... ad vitam æternam... voulez-vous de moi, Marie?

MARIE. Oui, puisque vous me conservez mon frère.

JEAN. Ça va sans dire.

ANTOINE. Non, ça ne va pas sans dire... Ecoutez, mes enfants, on ne se guérit pas comme ça d'un défaut enraciné... Je pars content, parce que je vois que je vous laisse à l'abri de la misère... quelques années de service me feront du bien... voyez-vous, si je restais, j'aurais beau me faire de la morale et des sermons, je serais capable de recommencer; au lieu qu'à présent, si je me grise, la salle de police est là et je me corrigerai bien mieux.

MARIE. Mon frère, tu ne m'aimes donc plus? (Elle pleure.)

ANTOINE. Ah! que si, je t'aime!.. c'est pour ça que je veux te quitter... Eh ben! si dans un an je suis guéri de ce vilain défaut, Jean me rachètera.

JEAN. Quand tu voudras... l'argent sera tout prêt.

MARIE. Mais à la guerre, un boulet...

ANTOINE Sois tranquille, ils n'atteignent jamais les mauvais sujets.

Air : Vaudeville du Conscrit.

Quand on n'a pas grand chose
On n'est blessé jamais,
Ce soir, v'là pourquoi j'ose
Espérer un succès. (Reprise en trio.)

MARIE.

Messieurs, de vous déplaire,
Nous avons tous bien peur,
Songez qu'votre colère
Caus' la mort du pécheur.

(Reprise en trio. — Le rideau tombe.)

FIN.